

tuant les uns les autres. Vous avez amplement prouvé votre puissance; maintenant retournez chez vous tranquillement. Quand nous aurons besoin de votre force nous vous appellerons. »

Dans le flot roulant il y avait des contre-courants formés par les anarchistes, les « Black Hundreds », les agents des Allemands et ces éléments de désordre tapageurs qui se rangent toujours sur les côtés avec le plus possible de fusils.

Une chose était maintenant claire pour les Bolchevicks : les ouvriers et soldats révolutionnaires de Pétrograd étaient contre le Gouvernement Provisoire et pour le soviét. Ils voulaient que le soviét soit le gouvernement. Mais les Bolchevicks craignaient que ce ne fût un peu prématuré. Comme ils disaient, « Pétrograd n'est pas la Russie. Les autres villes et l'armée du front peuvent ne pas être prêtes pour ce coup d'État. Seuls, les délégués des soviets de toute la Russie peuvent prendre cette décision ».

A l'intérieur du Tauride, les Bolchevicks usaient de toute leur influence pour persuader aux membres du Comité Exécutif des Soviets de convoquer un autre Congrès de toutes les Russies. Au dehors, toutes leurs exhortations tendaient à tranquilliser et à apaiser les masses surexcitées. C'était une tâche qui demandait toute leur habileté et toutes leurs ressources.

*Les marins demandent le pouvoir aux soviets.*

Quelques contingents arrivèrent au Tauride animés d'intentions belliqueuses. Les marins de Cronstadt étaient dans un état de particulière excitation. Au nombre de huit mille ils avaient remonté le fleuve dans des chalands. Deux d'entre eux avaient été tués en route. Ce n'était pas une promenade et ils n'avaient pas l'intention de regarder les murs des palais et de retourner chez eux après avoir poussé de vaines clameurs dans la cour. Ils deman-

dèrent aux soviets de leur envoyer un ministre socialiste et de le leur envoyer immédiatement.

Chernov, le ministre de l'Agriculture, arriva. Il prit pour tribune le toit d'une voiture :

— Je viens vous dire que trois ministres bourgeois ont démissionné. Nous envisageons maintenant l'avenir avec espoir. Les lois qui donnent la terre aux paysans sont faites.

— Bon, crièrent les auditeurs, — seront-elles appliquées tout de suite ?

— Aussitôt que possible, répondit Chernov.

— Aussitôt que possible ! ricanèrent-ils. Non, non, nous voulons l'application immédiatement. Toute la terre aux paysans maintenant. Qu'avez-vous fait pendant toutes ces semaines ?

— Je n'ai pas à vous rendre compte de mon travail, répliqua Chernov blême de rage. Ce n'est pas vous qui m'avez donné ma charge. C'est le soviét des Paysans. Je ne suis responsable que devant lui.

A cette explosion de colère les marins répondirent par des exclamations ironiques, suivies de cris de : « Arrêtez Chernov, arrêtez-le ! »

Une douzaine de mains se tendirent pour saisir le ministre et l'arracher de son poste. D'autres s'efforçaient de l'y maintenir. Au milieu de la mêlée de ses amis et de ses ennemis, le ministre, les vêtements déchirés, allait être enlevé. Mais Trotzky arriva et protégea sa retraite.

A son tour Saakian monta sur la voiture. Il prit une attitude de ferme commandement.

— Écoutez, cria-t-il. Savez-vous qui est celui qui vous parle ?

— Non, hurla une voix, et nous nous en foutons.

— L'homme qui vous parle, reprit Saakian, est le Vice-Président du Comité Exécutif Central du premier Congrès des Représentants des Soviets des Paysans et des Soviets de toute la Russie.

Ce titre prodigieux, au lieu d'impressionner et d'apaiser